Collège de Moulins-Engilbert

1959-2014

En cette année 2014, le collège aura 55 ans.

L'histoire des écoles de Moulins-Engilbert fut très mouvementée. Depuis le XVe siècle où le prieur de Commagny exerçait « un droit de suzeraineté » sur toutes les autres écoles de la prévôté de Moulins-Engilbert jusqu'à l'ancienne mairie place Louis Lepère, les écoles ont « voyagé » : tantôt rue des Fossés, tantôt rue Chaude, rue Sallonnyer, ou encore rue du Vieux Château. Dans les années 50, elles vont s'installer en dehors de la ville, en haut du Pré Yvon.

Création du « Cours complémentaire 6ème et 5ème »

En 1958, deux bâtiments séparés par un préau abritent les 4 classes de garçons dont le directeur est monsieur Lehmann et les 3 classes de filles dirigées par madame Goury nommée en 1959, après la fermeture de l'école de La Grétaude.

C'est l'époque où les enfants du « Baby-boom » arrivent à la pré-adolescence et les établissements secondaires alors en place ne peuvent tous les accueillir. Il fut donc décidé pour les enfants qui désiraient prolonger leur scolarité, de prolonger le C.M.2 par des « Groupes d'Observation Dispersés » dans tous les cantons.

L'Inspecteur départemental prit contact avec l'instituteur-directeur de Rouy, Joseph Billardon, pour lui proposer la direction de celui de Moulins-Engilbert.

C'est ainsi qu'à la **rentrée 1959,** monsieur Billardon et son épouse s'installent dans notre ville. Ginette Billardon assurera le C.P. de garçons et son mari la direction en même temps que la création de deux classes : une sixième avec les enfants issus du C.M.2 et une cinquième avec des enfants issus pour la majorité d'entre eux des classes de fin d'études, comme Jacques Bougrier, ou qui avaient fait une sixième ailleurs. Gilbert Delpieu par exemple, venait de commencer une cinquième à Château-Chinon, lorsqu'il est rapatrié dans sa ville natale.

Le choix de créer la même année une 6ème et une 5ème était une astuce qui permettait de présenter les premiers Moulinois au brevet dès 1962. Les 25 élèves de sixième entrés en 1959 le passeront en 1963 ; on trouve parmi eux Jean-Claude Bentabet, Alain Charles, Jacky Morlet, Martine Doridot, Anne-Marie Michot (qui seront plus tard enseignants). Dès la rentrée 1963, est créée une année spéciale de préparation à l'Ecole Normale dans laquelle on retrouvera les élèves nommés plus haut ; année des plus intéressantes pour les professeurs, les élèves peu nombreux étant motivés, enthousiastes.

L'année de sixième prépare, elle, au certificat d'études : les parents n'étaient pas sûrs que leurs enfants pourraient aller « jusqu'au brevet » !

Avec son adjoint Joseph Lambert, Joseph Billardon vont se répartir l'enseignement de toutes les matières, le premier choisissant tout ce qui était scientifique, le second l'Anglais et les matières littéraires. Michel Theveneau vient très vite les rejoindre.

Où vont-ils s'installer ?

Madame Goury abandonne son petit bureau tout au bout du bâtiment des filles (et qui sera plus tard la salle des profs) pour y recevoir la classe de cinquième, et la sixième sera installée dans une des salles du primaire.

Texte et photos : **JACQUELINE BERNARD**

La cantine

Madame Goury s'occupera de l'intendance sans aucune décharge les premières années ; on lui accordera plus tard une demi-journée et ce sont les professeurs qui prendront en charge des matières comme la gymnastique, la couture, l'étude des chants obligatoires du Certificat d'Etudes. Mais qu'on imagine ce qu'était la cantine en cette année 1959. Madame Goury s'occupe des achats, de la gestion. Mesdames Asselineau et Perceau, employées communales, nettoient les classes, font la cuisine, servent les enfants. Elle est située dans une toute petite salle située dans la cour de l'école des filles. Les « dames de la cantine » ont pour tout matériel une cuisinière à charbon et une autre mi-électrique, mi-gaz. Bien entendu, pas de réfrigérateur, pas de petit matériel électrique, par exemple, les légumes sont épluchés à la main… « et rien n'était perdu, il n'y avait aucun problème d'aucune sorte » disait plus tard madame Perceau.

Les familles collaborent généreusement, apportant les légumes dont ils disposent.

Les enfants mangent dans une petite salle (ô combien sonore !) placée dans la deuxième cour de l'établissement primaire. Deux professeurs assurent (bénévolement) la surveillance des repas et de la récréation de midi. La discipline avait-elle tendance à se relâcher ? Le directeur venait remettre de l'ordre ! Pas question de manquer de respect aux cantinières !

Les cours

Ils sont assurés par des enseignants issus de l'école primaire et qui passeront très vite leur CAPCEG (Certificat d'aptitude à l'enseignement dans les CEG). Leur expérience des jeunes enfants est précieuse car, à cette époque, les enfants arrivant en 6ème après qu'ils aient passé un examen d'entrée, sont loin d'avoir la hardiesse des enfants d'aujourd'hui. Il leur faut du temps pour s'adapter à plusieurs professeurs, à un enseignement fractionné. Qu'on imagine qu'en cette première année, les deux professeurs avaient tout à découvrir, à organiser, il y avait des matières nouvelles pour eux, ne serait-ce que les cours d'anglais. Comme leur logement était contigu ils passaient leurs soirées à travailler et cela se terminait tard dans la nuit. « *Mais, dit monsieur Billardon, c'était une époque merveilleuse, nous étions portés par un enthousiasme débordant.* »

Aux deux pionniers Billardon et Lambert, vient s'ajouter, en 1961, Michel Theveneau, qui prend en charge les mathématiques. Nicole, son épouse, assure la maternelle qui fonctionne dans ce qui sera plus tard la classe d'enseignement ménager postscolaire agricole de madame François.

En plus de ses cours à préparer, Joseph Billardon devait assurer la direction ; et comme il n'avait pas de secrétaire, sa femme, qu'il avait installée à côté de son petit bureau, répondait au téléphone pendant qu'il était en cours.

Pour pallier à l'absence de professeur de musique, on fait appel à la bonne volonté de madame Michel, l'épouse du maire. De bons souvenirs, que ces heures-là ! nous dit Gilbert. Peu expérimentée en pédagogie, la professeur improvisée allait donner l'occasion aux élèves de se « détendre » et d'oublier la discipline stricte imposée par les trois enseignants…

Les élèves

L'ouverture du collège de Moulins-Engilbert était une chance pour les familles. Les enfants n'avaient plus be-

Face sud du collège, fenêtre murée de l'ancienne salle des professeurs.

Ancienne cantine.

soin d'être internes dans celui d'une ville voisine ce qui a sûrement contribué à lever les hésitations des parents quant à la poursuite de la scolarité de leurs enfants.

Par contre, « le ramassage scolaire » n'existant pas, ils venaient à l'école à pied, à vélo ou par l'intermédiaire du car de ligne dont les horaires n'étaient pas adaptés à ceux du collège. Ils venaient des villages voisins : Michel Cloix de la gare de Vandenesse, Alain Charles de Villapourçon, d'autres de Limanton, de Panneçot… Mais ces moments passés en toute liberté, en car ou à pied ont laissé des souvenirs inoubliables chez les enfants.

Mais que de fatigue pour certains ! Alain Charles partait de Villapourçon à 7 heures moins 10 pour ne revenir le soir qu'à 8 heures. Sa journée scolaire durait donc 12 heures ! Le matin il arrivait à Moulins une heure après son départ de Villapourçon, soit à 8 heures moins 10. Une heure pour parcourir 15 kilomètres. C'est qu'il fallait s'arrêter en route, par exemple à Onlay, deux arrêts étaient « indispensables ». Le premier au bas du village, le second à l'intérieur pour livrer des paquets et… se désaltérer. Le petit Alain se trouvait souvent tout seul dans le bus pendant ce temps.

Arrivé à Moulins, les cours ne débutant qu'à 8 heures 30, il avait tout le temps d'aller acheter des bonbons chez madame Armand qui les présentait dans de gros bocaux…

Le soir, alors que les cours finissaient à 16 heures 30, il ne prenait le bus qu'à 7 heures moins dix, après être resté en étude (payante) jusqu'à 18 heures.

Et ces voyages, car il faut bien parler de voyages, n'étaient pas sans imprévu : l'hiver, par exemple, le bus (un diésel) couchant sur la place publique de Villapourçon, avait du mal à démarrer. Le chauffeur sortait alors sa lampe à souder pour dégeler le carburant. Mais, quelques kilomètres après le départ, il fallait renouveler l'opération. On frémit en pensant aux risques encourus par les voyageurs… qui arrivaient toujours à l'heure ! « J'ajoute, dit monsieur Billardon, que malgré la neige plus fréquente et plus abondante que ces dernières années, les cars roulaient par tous les temps ! »

Beaucoup d'élèves parcouraient à vélo de nombreux kilomètres, ainsi Guy, l'aîné des enfants Bourges venait des coupes de Pouligny, Arthur Stritzky venait de Brinay, obligé parfois de faire un grand détour pour éviter les inondations dans la région de Limanton, et ils n'ont jamais manqué la classe.

Bien que les locaux aient été, en ces premières années de collège réduits au minimum, on disposait d'un poste de télévision acheté avant 1959 par l'école primaire. Personne, à cette époque, n'en avait encore à la maison. Alors, les élèves habitant Moulins-Engilbert qui l'avaient mérité, avaient le privilège de pouvoir assister

à la retransmission de matchs de football. Gilbert se souvient de ces moments merveilleux. Les professeurs, eux, se réunissaient une fois par mois pour voir l'émission de Pierre Desgraupes et Pierre Dumaillet, « Cinq colonnes à la Une ». Mais monsieur Billardon utilisait aussi la télévision comme outil pédagogique et cela était tout à fait novateur : il profitait des cours d'enseignement d'anglais, déplaçant alors le poste pour l'apporter jusque dans sa classe.

Une collaboration étroite entre familles et professeurs amenait les enfants à accepter le travail à fournir et la discipline imposée. Ils avaient conscience que c'était « pour leur bien ». On ne se plaignait pas, à l'époque, d'une punition donnée au collège sous peine de la voir confirmée ou même doublée par les parents. Et comme les professeurs habitaient sur place[2], pas question de traîner les rues ou de faire des bêtises : quand on échappait à la surveillance des parents, on courait le risque d'être appréhendé par l'un des professeurs !

À l'issue de la troisième, l'orientation se faisait également en collaboration, les familles acceptant généralement les conseils des professeurs. D'ailleurs très tôt, et bien avant qu'elles ne fussent obligatoires, des réunions parents-professeurs permettaient information, échanges. Ainsi, Pierre Linarès, arrivant de Boufarik en Algérie en 1962, aurait dû entrer en sixième mais monsieur Billardon, étant donné les éventuels problèmes d'adaptation, conseilla aux parents un redoublement du CM2 pour l'enfant, ce qui fut accepté. Pierre fut immédiatement intégré dans son nouveau milieu scolaire et l'encadrement qu'offrait ce dernier apporta du même coup, confiance et sécurité aux parents.

Les résultats : un précieux petit cahier vert

Dès la fin de l'année scolaire 1961-62, Michel Theveneau consignait dans un petit cahier vert la liste des élèves de troisième, leurs résultats au BEPC et leur orientation. Ainsi, en 1976, soit 17 ans après l'ouverture du C.C. (qui est devenu en 1969 CEG) on pouvait faire le bilan des 14 premières années.

Sur un total de 556 élèves arrivés en troisième, 94,06 % d'entre eux avaient leur BEPC. Parmi eux figurent aussi les élèves des classes à « horaires aménagés »[3].

L'orientation n'est précise que jusqu'en 1970. On peut donc faire le bilan des neuf premières années.

Seulement 9 redoublements de troisième, soit 3,7% de l'ensemble. Mais ce petit nombre s'explique en partie par le fait qu'à l'issue du CM2 les enfants passent un contrôle pour pouvoir entrer en sixième. Il y a donc là une première sélection. 53,2 % entrent au lycée. 13 % dans une autre école (Ecole de chimie, d'infirmière, armée…). 23 % arrêtent leurs études pour un travail de bureau après avoir réussi les concours d'admission (les Postes, les Banques) ; pour un apprentissage chez un garagiste, dans une pharmacie (préparatrice) dans un centre préparant au métier de monitrice. Certains choisissent de travailler dans une usine, ou avec leurs parents à la ferme.

Accès au hall d'entrée du collège, hall dans lequel on peut lire la plaque commémorative de la visite présidentielle de 1990.

C'était là, dans l'ensemble, un bilan très satisfaisant. Nous passerons volontairement sur l'évolution de l'établissement qui comprit jusqu'à 430 élèves, nécessitant l'aménagement du premier étage des locaux du primaire, la création d'une salle de cantine, la séparation d'avec les classes primaires qui allaient désormais s'installer dans de nouveaux bâtiments ; mais cela ne suffisait pas à accueillir les nouveaux types d'enseignement (classes de transition, pratiques, enseignement post-scolaire agricole, enseignement ménager), il fallut donc monter 11 préfabriqués tout autour du collège. Ce qui signifiait autant de poêles à fuel à allumer, entretenir. Monsieur Lagneau, chargé de ce travail venait le dimanche soir afin que le lundi matin les locaux soient tempérés.

La nationalisation intervint en 1974 et le président de la République François Mitterrand vint, accompagné du ministre de l'Education Lionel Jospin présider l'inauguration le 13 mars 1990. A cette occasion, Joseph Billardon était décoré de la Légion d'honneur.

[1] Henry Despiard Terrier du prieuré de Commagny.

[2] Une chance : la plupart des professeurs nommés à Moulins-Engilbert ont choisi d'y rester, s'y sont mariés et, de ce fait, connaissaient bien les familles. Un élève qui entrait en sixième, quelque peu désorienté par le changement de classe, de lieu, le rythme des cours différents de ceux du primaire, était tout de suite rassuré quand il savait qu'on connaissait le grand frère ou la grande sœur, il n'arrivait pas dans un monde inconnu. Précisons qu'à cette époque, entrer au cours complémentaire représentait un bouleversement : les premiers jours, que d'angoisse et de pleurs !

[3] Les H.A. sont des classes dans lesquelles les élèves qui avaient des difficultés en telle ou telle matière, recevaient des cours supplémentaires dans ces domaines.